

«Michel-Ange et l'invention du héros», *Le Figaro* [Paris], 31 mai - 1^{er} juin 1975, p. 17, (*Le Figaro littéraire*, n° 1515, 31 mai 1975, p. 1).

Texte développé à la télévision italienne en guise d'introduction à une émission sur Michel-Ange.

André Malraux

Michel-Ange et l'invention du héros par André Malraux

En liaison avec les manifestations prévues dans le monde entier pour célébrer le cinquième centenaire de la naissance de Michel-Ange, la télévision Italienne entreprend un cycle d'émissions internationales. Elle en a demandé à André Malraux l'introduction, développement oral d'un texte inédit dont *Le Littéraire* s'est assuré l'exclusivité.

A partir de *David*, Michel-Ange aurait retrouvé le héros dans l'antique, pour lequel son admiration est notoire. Or, l'expression du héros n'existe pas dans la sculpture antique.

Quel antique ? Quelles antiques ? Disons d'abord que l'on appelle héroïques, notamment à partir du romantisme, le *David* ou le *Brutus* dans la victoire, les *Esclaves* dans la défaite les figures des tombeaux des Médicis dans l'allégorie. Connaissions-nous un buste antique parent du *David*, une Vénus parente de la *Nuit* ?

Pas dans la Grèce classique, étrangère à l'expression des sentiments. Pas dans le buste de Périclès, dans ce que les répliques de la *Pallas Athnée* de Phidias nous font imaginer. Pas sur les vases, où les héros de l'*Illiade* ressemblent à tous les guerriers. Pas dans les Olympiens, bien que leurs statues montrent, à l'occasion, de la majesté. Pas dans la pureté de celle que j'ai appelé « l'Athéna pensive appuyée sur sa lance ». Pas dans le personnage qui, pour la Grèce, symbolisa le héros plus encore qu'Achille : Héraclès. Enfant ébloui par les glorieux Travaux, je découvris avec stupéfaction le catcheur à massue. La plupart de ses représentations sont tardives : c'est le monde hellénique et romain, non l'Attique du V^e siècle, qui nous semble hanté par une foison de héros.

Le premier est hellénistique naît de l'incarnation même du héros : Alexandre. Que penserions-nous des figures tenues pour ses portraits, même posthumes, si Michel-Ange avait sculpté le conquérant ? Les dieux d'Alexandre ne valent pas mieux que les Epigones. Le bouclier d'Arès ne suffit pas à délivrer le dieu, de l'athlète vainqueur. On avait tenu l'*Aurige* de Delphes pour un chef-d'œuvre, nullement pour un héros. La figure dont nous attendrions l'expression héroïque, comme nous l'attendions d'Alexandre, la *Niké*, nous parvient surtout mutilée. Nous pouvons imaginer les traits de la Victoire de Samothrace, selon l'accent des dieux de Pergame... Tant pis pour elle.

Reste Rome. Il est d'abord surprenant que cette ville, qui parle d'elle-même comme d'une allégorie, s'accommode de la louve. Il a existé des statues de Rome; celle d'Ostie nous les suggère, malgré son amputation. Mais, Rome, d'un bout à l'autre de l'empire, ce n'est ni sa statue, ni la louve, ni le héros : c'est la colonne et l'arc de triomphe. Qu'accompagnent ces effigies, dont on discute à l'occasion l'identité : à l'occasion de César, notamment. Sauf Trajan, les chefs romains : César, Pompée, Marius, Antoine, ont à peine des visages de soldats. Que l'effigie de l'imperator cuirassé – dite, précisément, héroïsée – ne nous égare pas : la cuirasse est un ornement, non une âme. Imaginons Michel-Ange sculptant son propre *Auguste cuirassé*. Une différence radicale avec le vrai tiendrait à ce que celui de Michel-Ange aurait un regard. Je n'entends pas par là que la prunelle

serait gravée, j'entends que le visage serait orienté, magnétisé par une expression, que tout visage semble tenir du regard, puisqu'elle disparaît du masque des dormeurs et des défunts. Mais, confrontée au *Brutus* de Michel-Ange, la figure antique est masque, même le portrait.

Notre illusion vient de ce que la littérature antique, d'Homère à Plutarque, fait du héros l'un de ses personnages majeurs. Il n'est pas vrai que la Renaissance ait trouvé les fouilles romaines, mais il est bien vrai qu'elle les trouva dans les bibliothèques. Le seul héros de la Bible est Judas Macchabée, jamais représenté. Nos siècles de la chevalerie, grands siècles de sculpture, ne sculptent pas un chevalier digne de l'être. La plus célèbre statue chrétienne de soldat, le Saint Théodore de Chartres, est un saint militaire (la chevalerie s'exprimera à travers saint Théodore, saint Maurice, saint Georges surtout) ; et admirable, non héroïque. C'est la Renaissance, qui remplacera par le jeune David, le roi d'Israël. Non sans peine. Au temps de Donatello, quoi de commun entre ce que nous appelons le héros, et ce petit berger fin tireur ? Il y faudra Michel-Ange.

Verrocchio, sans résoudre le problème, l'avait posé. En substituant à la bonne tête de notaire du *Colleone*, le masque-de-condottiere qui ne reproduit pas un seul trait de son « modèle », fût-ce en l'idéalisant, il avait poussé au plus loin la transfiguration, et il en avait compris le sens. M. Colleoni ne ressemblait pas au *Colleone*, Bonaparte ne ressemblait pas à Napoléon, parce qu'aucun humain ne ressemble à ce que l'imagination fait de lui. Notre aveuglement devant cette évidence est dû au théâtre. L'acteur joue l'imaginaire, le peuple crut belles les reines de France, parce qu'il les vit incarnées par de belles actrices. *Le Cid* s'appelait « comédie héroïque ». Si bien que nous ne découvrons pas sans peine qu'avant l'Italie du XV^e siècle, l'expression de l'héroïsme par les arts plastiques, n'avait jamais paru. Et qu'on n'a pas plus inventé les formes héroïques en imitant les vainqueurs d'Olympie ou les grands capitaines, que Beethoven n'a inventé sa *Symphonie héroïque* en écoutant chanter Bonaparte – même avant qu'il se fit empereur. Encore le *Colleone* apportait-il une admirable allégorie de l'invincible, ce qu'était encore un peu le *David*, ce que ne sera pas le *Brutus*. Michel-Ange le

proclama lorsqu'il osa donner à la statue qu'il commençait son titre alors stupéfiant : l'esclave héroïque.

La chrétienté avait incarné dans la pierre son type suprême : le saint. Lui non plus n'était pas né de l'idéalisation (en l'occurrence la spiritualisation) des saints vivants. Le préraphaélisme du XIX^e siècle a perdu son temps à chercher quel type d'art d'orfèvres de la Florence médicéenne avait substitué à ce qui restait fondamentalement chrétien, même en Masaccio. Ecartons ces bals costumés. Ce que nous appelons la Renaissance a gagné sa partie lorsque, en face de l'image du saint, inventée par la sculpture chrétienne, un chrétien inventa l'image du héros. Pour séparer le héros du vainqueur, le christianisme était-il nécessaire ? Laocoon, les nus de Pergame, sont des victimes – sans âme. D'où, leur rhétorique, Michel-Ange n'a peint, sculpté, aucune figure inhabitée. La sculpture antique n'avait pas su donner âme aux vaincus – ni la sculpture chrétienne, aux vainqueurs. Pourtant, ne s'agit-il que de sculpture ? Manifestement, les deux plus grands poètes du XVI^e siècle ne sont pas des écrivains, dont aucun ne rivalise avec Titien et Michel-Ange ; mais l'année de la mort de Michel-Ange naîtra Shakespeare.

A.M.